

Texte intégral de la *Conférence Internationale de  
Cagliari*  
15 juin 2005

### **L'écriture nuragique et celle grecque archaïque.**

**La vraie identité du dit *chasseur tueur de loups* du musée de la ferme de Glozel. L'image delphique du Lossia et le collier *inscrit* de l'Apollon de bronze de Manticlos de Thèbes du *Museum of Fine Arts* de Boston.**

L'exposé de la conférence de Paris en avril dernier (*Maison des Sciences de l'Homme*) avait, en priorité, pour but de présenter une hypothèse, à travers des arguments scientifiquement solides, sur la nature des documents énigmatiques français, découverts dans cette lointaine année 1924, par le jeune paysan Emile Fradin (et son père) pendant le labour d'un champ de la ferme de Glozel, à 20 kilomètres de Vichy.

Le peu de temps à ma disposition ne m'avait pas permis, toutefois, d'explicitier de façon – comme on dit – «exhaustive», les formes et les contenus de la richissime collection de documents (environ trois mille pièces) conservés, actuellement, dans le petit musée de la ferme, propriété des Fradin, à Vichy, à Lyon et dans différentes archives privées.

Je cherchais surtout à démontrer, à cette occasion, par des preuves épigraphiques et linguistiques, que l'*étrange* écriture de Glozel cachait un alphabet grec très archaïque et que la langue même des documents devait être considérée comme grecque.

A mon avis, n'ont rien à voir, ni le latin, ni l'étrusque, ni le celte, ni le gaélique, ni aucune autre langue, que les

linguistes amateurs ou professionnels qui se sont succédés, ont cru voir cachés derrière le très singulier et insaisissable code alphabétique des inscriptions sur os, céramique ou pierre que ce soit sur les pièces retrouvées, d'abord, par les Fradin, ou sur celles mises au jour grâce aux fouilles successives effectuées par le Dr. Morlet, dans le champ appelé Duranthon (et dans d'autres lieux encore).

En exposant le seul fruit de mes convictions (et pas que les miennes), je savais bien que j'allais me retrouver face à un public de passionnés ou de chercheurs très sceptiques, du moment que plusieurs tentatives de déchiffrement du code alphabétique glozélien, qui datent déjà des années immédiatement postérieures à la découverte (1924), n'avaient encore convaincu personne et encore moins le monde scientifique, français ou non, en partie gêné (et, je dirais, dans certains cas, à juste titre) par des affirmations assertives sur la préhistoire européenne continentale, comme celle concernant la présence, en France, d'un type d'écriture néolithique qui aurait précédé de quelques siècles voire millénaires (avec des ascendances alphabétiques allant jusqu'au magdalénien!), celles protocananéenne, gublite et phénicienne<sup>1</sup>.

Les derniers travaux mêmes du Dr. Morlet – le médecin batailleur et archéologue amateur, protagoniste absolu, au sens positif et négatif, de l'histoire de Glozel – avec la publication de deux petites "icônes" (celles que nous examinerons plus loin), un visage masculin et un autre féminin, considérées par le chercheur (surtout la seconde) comme de claires représentations du soma de la *race glozélienne*<sup>2</sup>, ont accentué encore plus la méfiance et, par conséquent, beaucoup de personnes se sont abstenues de tout travail scientifique sur ces documents.

On eut même dit que pour certains secteurs de la science française *officielle*, le cas Glozel n'avait jamais existé, ni hier, ni aujourd'hui, ou si l'on préfère, qu'*il vaudrait mieux qu'il n'existât pas*.

---

<sup>1</sup> Cf. Docteur A. Morlet et E. Fradin, *Nouvelle station néolithique*, 5 fascicules. Oct. Belin, impr. Vichy, 1925 - 1928 ; idem, *Glozel I*, G. Desgranchamps Ed., Paris 1929 ; idem, *Origines de l'écriture*, Causse-Graille et Castelnaud Ed., Montpellier 1955 ; idem, *Glozel, II*, Buguet-Comptour Ed., Macon 1962 ; idem, *Corpus des Inscriptions*, Causse et Castelnaud Ed., Montpellier 1965.

<sup>2</sup> A. Morlet, *Glozel II*, cit. pp. 105-116, passim.

Phénomène assez connu qui arrive souvent quand, en archéologie et, je dirais, dans toutes les disciplines historiques, on traite de cas jugés comme aberrants et, qu'en substance, on préfère les éliminer.

Le bref essai même du paléographe Isserling de 1974<sup>3</sup>, avec une étude comparative sur les typologies alphabétiques relevées dans les textes de Glozel, qui est, à mon modeste avis, l'un des travaux parmi les plus sérieux et intéressants conduits sur le cas Glozel, après le renommé et désormais ancien essai de Reinach<sup>4</sup>, n'a pas plus contribué que cela – vu encore le dilemme manifesté par le chercheur sur la fausseté ou non des documents – à supprimer la lassitude qui s'est accumulée naturellement au cours de plusieurs décennies, sur un cas considéré, par de nombreuses personnes, insoluble parce que, dans un certain sens, complètement absurde.

Pourtant, je nourrissais l'espoir que ce scepticisme et cette "fatigue" pourraient être en quelque sorte remués et allégés si j'arrivais à apporter de *nouvelles* preuves, claires et irréfutables, sur ce que je présentais par prudence (et je le répète) comme une hypothèse.

Preuves sur lesquelles j'ai l'intention d'insister et que je résumerai très brièvement.

Elles résident **principalement dans le fait que :**

- Les documents nuragiques que j'ai étudiés (en particulier ceux de *Tzricotu* de Cabras) comportaient des lettres qui, surtout par une certaine typologie, étaient tout à fait identiques à celles de l'alphabet de Glozel<sup>5</sup>.

---

<sup>3</sup> Cf. B. S. Isserlin, *Note sur les Inscriptions de Glozel* ; dans *Etudes sur Glozel*. Extrait de la Revue Archéologique du Centre, 57/58, pp. 31 – 41.

<sup>4</sup> Cf. S. Reinach, *Glozel. La découverte, la controverse, les enseignements*, 1928. Edition, annotation et présentation de Joseph Grivel, 2002.

<sup>5</sup> Cf. G. Sanna, *Sardòa Grammata. 'g' 'b' s'n ybwh. Il dio unico del popolo nuragico*. Ed. S'Alvure 2004, pp. 565-566.

- Plus d'un document de Glozel, dans la traduction du code consonantique sémitique, surtout celui des graphèmes avec valeur de *matres lectionis* des documents sardes<sup>6</sup>, donnait comme résultat une langue avec un lexique et des bases radicales clairement grecques;
- Le nombre élevé de lettres du code de Glozel - principal responsable de la désorientation des chercheurs dans le déchiffrement, car, de plus, on proposait l'hypothèse d'un alphabet de nature syllabique - était imputable au fait (déjà avancé comme hypothèse par quelques chercheurs) que les scribes avaient eu recours à un nombre considérable de signes différents, homophones, surtout vocaliques et, en particulier, aux trois voyelles *epsilon/eta*, *iota/ipsilon* et *omicron/omega*, correspondant aux *sons sacrés* du rite de Delphes à travers lesquels s'exprimaient les cris de demande d'*aide* des dévots et les avertissements et/ou réponses curatives ou apotropaïques de la divinité<sup>7</sup>.
- Le contenu de certaines tablettes et de quelques inscriptions sur vases en céramique résultait pertinemment d'un rite ou d'un culte de claire matrice apollinienne ou, pour préciser, d'un dieu indicible interpellé, de façon significative, seulement par des épithètes (*λοξίας, τοκέυς, "εκκ τωρ*)<sup>8</sup> et invoqué avec les formules exclamatives *ίή* ou *ιώ* connues et rapportées, l'une et l'autre, comme on le sait, tant de fois dans la littérature tragique ou même par les *παρατραγωιδεῖν* des comiques grecques<sup>9</sup>.

<sup>6</sup> Cf. G. Sanna, *Sardòia Grammata*, cit. passim ; en part. les pp. 85-175 (chap. 4) et 442 (chap.11).

<sup>7</sup> Cf. G. Sanna, *Conférence de Paris* du 12/04/2005 : *Relation sur l'hypothèse de décodification des documents de Glozel à travers le code de lecture nuragique* (Trad. en français intitulé « *Les documents en langue grecque archaïque de Glozel et le culte d'Apollon 'ιηιος' de Delphes* »); dans *Quaderni Oristanesi*, 53/54, Avril 2005, pp. 15 – 26.

<sup>8</sup> Cf. G. Sanna, *Conférence de Paris*, cit. pp. 15-16 et tab. 8.

<sup>9</sup> Cf. G. Sanna, *Conférence de Paris*, cit. p. 16, notes 26 et 28; p. 19, note 31.

Naturellement, je me rendais compte que les preuves paléographico-phonétiques et linguistiques et les contenus mêmes extraits des documents, même s'ils offraient et garantissaient un sens, n'étaient, toutefois, pas encore tout à fait suffisants pour la démonstration, car il était urgent de donner aussi une réponse à une question fondamentale et à une forte objection, facilement prévisibles : comment étaient arrivés les supposés documents relatifs à l'oracle et au temple apolliniens dans une région intérieure de la France?

Qui les avait apportés et quand, en aussi grand nombre?<sup>10</sup> J'ignore pour le moment, si la réponse à l'interrogation, que j'ai proposée aux chercheurs et amis français à Paris<sup>11</sup>, est juste et rassurante. Toutefois, je la considère, encore aujourd'hui, comme l'unique possible et digne de foi.

Ce furent, très probablement, les Phocéens, fuyant en masse en 545 avant J.- C., suite à l'invasion persane de Cyrus, qui portèrent ces objets votifs (ceux dont est littéralement garni le sous-sol de la campagne de Glozel) d'abord à **Μασσαλία** puis, vraisemblablement, après avoir remonté le Rhône et la Loire, vers le territoire de Glozel.

C'est le Ionien Hérodote qui nous le dit, il me semble, de façon claire et précise.

Les Phocéens, en effet, dans leur fuite précipitée, décidèrent d'embarquer dans leurs *pentécontères* « *les femmes et les enfants et tous les biens transportables et en outre aussi les simulacres des dieux et autres objets votifs, sauf ceux en bronze ou en pierre ou peints* »<sup>12</sup>.

Or, comme j'ai pu le constater personnellement à l'occasion de ma visite au musée de Glozel, les objets qui

---

<sup>10</sup> Il faut considérer le nombre de documents et d'objets, enterrés dans les campagnes de Glozel, provisoire et beaucoup plus important, puisque le Dr. Morlet même a, judicieusement, laissé des portions de terrain sans fouilles, en vue d'ultérieures explorations et comme confirmation et preuve de l'authenticité de ce qui était en train de découvrir (cf. Morlet, *Corpus des Inscriptions*, cit. p. 19 note 1 : *Je sais fort bien qu'il devra être complété un jour par de nouvelles inscriptions; quand le « Champs des morts » aura été entièrement exploré. Car, ainsi que je l'ai maintes fois répété, j'ai tenu à laisser, dans le Champs de fouilles, des portions de terrain vierge pour la nouvelle génération de préhistoriens. Il faut qu'elle puisse l'explorer à son tour et voir, par elle-même, après tant de controverses, de quel côté était la vérité*).

<sup>11</sup> Cf. G. Sanna, *Conférence de Paris*, cit. pp. 26-29.

<sup>12</sup> Hdt., *Storie*, I, 165.

y sont conservés sont tous attribuables à la typologie des ἀναθήματα c'est-à-dire des *objets votifs*<sup>13</sup>, dont nous parle Hérodote dans le logos phocéen du premier livre de ses Histoires.

Et ce n'est sûrement pas un hasard si le chercheur Hans-Rudolph Hitz (bien que commettant une faute, à mon avis, dans sa tentative de rapporter les documents de Glozel à la culture alphabétique celtique) arrive quand même à la conclusion que Glozel constitue, avec ses objets, un « lieu de mémoires », un « enclos sacré », un lieu de « pèlerinage »<sup>14</sup>.

Je rajoute encore que, d'une part, la présence d'objets en os, en terre cuite et en pierre schisteuse légère et d'autre part, l'absence d'objets en bronze ou d'autre métal à Glozel, sont un des aspects des découvertes qui nous a le plus frappé et, par la suite, mis hors piste dans leur interprétation. Le Dr. Morlet et ses nombreux partisans se sont, en raison de cette preuve, considérée comme irréfutable, toujours battus pour la reconnaissance d'une origine néolithique (c'est à dire d'une époque antérieure à celle de la civilisation des métaux) des documents de Glozel et, donc, pour une période *préhistorique* qui précédait de plusieurs siècles celle des écritures syllabiques et consonantiques sémitiques de l'orient méditerranéen.

Après les susdites preuves alléguées de type linguistique et historique sur les documents de Glozel, j'ai l'intention aujourd'hui de développer un argument de nature archéologique et artistique qui me paraît d'une remarquable importance.

Je dis *développer* parce que je l'ai déjà mentionné dans la communication en France.

Parmi les susdits ἀναθήματα dont j'ai parlé, c'est-à-dire les *objets votifs* du Musée de Glozel, je souhaiterais m'arrêter sur un, particulièrement. Il s'agit d'une pièce du musée, intéressante, dans la collection<sup>15</sup>, parce qu'elle est constituée d'une petite statue en os qui représente un

---

<sup>13</sup> V., à ce propos, mes considérations des pp. 24-29 de la Conférence de Paris, cit.

<sup>14</sup> Cf. Hitz, *Les Inscriptions de Glozel. Essai de déchiffrement de l'écriture. II. Grands galets (pierres), pots-à-masques en argile et os*, Ed. de l'Auteur, CH-4107 Ettingen, 1998, p. 38

<sup>15</sup> Morlet en a parlé en différentes occasions. Cf. *Le chasseur de Glozel*, dans *Mercure de France*, 15 avril 1930 ; *Le chasseur de Glozel*, dans *Aesculape*, mai 1930.

chasseur avec une brève inscription à la base, incisée avec les caractères courants de l'alphabet que, seulement pour nous faciliter, nous appellerons, pour le moment, de « type glozélien ».

L'objet a été examiné et étudié, entre autres<sup>16</sup>, par le Dr Morlet qui, étant médecin plus qu'archéologue (amateur), en a fourni une ample(et belle) fiche qui mérite d'être rapportée entièrement (en gras les points dont je ferai un commentaire plus loin) :

*«Chasseur sur sa proie. C'est un **chasseur d'apparence jeune**, qui est sculpté sur l'extrémité d'un os long de la série animal. La tête, un peu volumineuse, semble-t-il, en proportion du corps, est relevée dans une **attitude fier** que complètent le geste de la main gauche appuyé sur la hance et celui de la main droite tenant l'arme victorieuse, une sorte d'épée aiguisée avec rainures **hélicoïdales**. De **chevaux abondants rejetés en torsades** tombent, de chaque côté sur les épaules. Le front est particulièrement étroit. Les sourcils sont dessinés d'un trait incurvé, dominant les yeux petits et profonds. Le nez est droit et finit en s'élargissant. La bouche, séparée du nez par un assez long intervalle, est entrouverte **comme si le chasseur poussait un cri de victoire**.*

*L'artiste a dessiné une barbe naissante par quelques traits au-dessous de la bouche et sur les joues. Le chasseur glozélien est entièrement nu. Il porte seulement sur la région pectorale un large **collier, composé d'éléments sphériques**, tombant jusque à proximité des seins qui, arrondis et rapprochés, de la ligne médiane nous sembleraient d'un **type féminin**, si les organes virils n'étaient dessinés avec une véritable précision anatomique. Au-dessous de l'ombilic, figuré bien à sa place, se voient de légères incisions représentant un système pileux développée. Le modelé musculaire et les mouvements des bras sont très exactement rendus. Les mains sont sculptées avec **une réelle perfection**, la gauche allongée au-dessus de la hance et la droite enserrant fortement l'arme entre le pouce et les autres doigts. Le corps d'un **aspect juvénile**, repose sur les **membres inférieurs musclés et élancés d'un coureur**. La rotule droite est indiquée mais les pieds représentés de profil – alors que le corps est vu de face – restent grêles et assez schématique.*

*Triomphant, le jeune chasseur **pose les deux pieds sur le ventre d'un fauve expirant, un superbe loup, au pelage figuré par des petites incisions**, la tête renversée en arrière, les*

---

<sup>16</sup> Cf. Hitz 1998, cit. : *Homme sculpté en os : le « chasseur bisexué »* pp. 36-37

*pâtes dressées, la queue roide, la langue hors de la bouche. Enfin on voit dans le flanc de l'animal, une flèche avec ailerons, sans pédoncule, du même type que celles qui sont figurées dessinées sur les sculptures de la 'panthère' et du 'renne blessés'. Au-dessous de l'animal, une palce a été réservée pour une inscription qui est gravée sur deux lignes. Du côté opposé de l'os se voit une autre inscription, plus longue, avec signes alphabétiques en partie enchevêtrés».*

Or, il me semble que le susdit « chasseur debout sur sa proie »<sup>17</sup> de Glozel, étant donnés ces clairs aspects iconographiques (soulignés et commentés par le Dr. Morlet), ne représente rien d'autre que le prototype de la figure connue du *kouros* ou « petit apollon » ou de l'Apollon même (v.fig. 2-3-4), de l'art de la sculpture et de la céramique grecques<sup>18</sup>, auquel on peut adjoindre tous, ou presque tous, les attributs classiques et épithètes que la littérature, à partir déjà de l'archaïque<sup>19</sup> *Hymne homérique à Apollon*, nous a transmis.

En effet, même à travers une iconographie qui possède des traits décidément plus archaïques et naïfs par rapport à d'autres représentations elles aussi archaïques d'Apollon<sup>20</sup>, l'ainsi dit *chasseur*, qui plus est, *tueur de loups*, est, avant tout, ἀνέρι εἰδόμενος αἰζεῶι τε κρατερῶι προθήβηι,<sup>21</sup> c'est-à-dire qu'il est représenté comme un homme fort et vigoureux dans sa première jeunesse. Ceci pour l'aspect général de la personne.

Examinons maintenant l'image dans ses détails.

En partant de la tête, on peut remarquer comment l'artisan de la petite statue a rendu le côté juvénile de façon évidente : ἀκερσεκόμης,<sup>22</sup> c'est-à-dire avec la *chevelure jamais tondue* (c'est-à-dire foisonnante) et encore χ

<sup>17</sup> Morlet, *Glozel II*, cit. p. 105

<sup>18</sup> Cf., entre autres, P. Devambez, *Storia della scultura nel mondo. Grecia*. Mondadori 1978 pp. 42, 49, 56, 94, 97; *Enciclopedia dell'Arte Antica*, A-Bar, pp. 464, 466, 467, 468, 470, 471, 472 ; R. Martin, *La Grecia ed il mondo antico*, UTET Torino 1984, p. 91.

<sup>19</sup> Cf. Cassola (au soin de), *Inno ad Apollo*, 1986, pp. 79-151.

<sup>20</sup> Cf. par ex. l'Apollon béotien en bronze du 690 avant J.-C. (dont on parlera plus loin), avec l'inscription dédicatoire de Manticlos de Thèbes incisée sur les cuisses de la divinité. Boston, *Museum of Fine Arts*. V. fig. 9 et 10 du présent essai.

<sup>21</sup> Cf. Cassola (au soin de), *Inno ad Apollo*, 1986, vv. 449/450.

<sup>22</sup> Cf., *Inno ad Apollo*, cit., v. 134.

αίτηις εἰλυμένος εὐρέας ὄμους,<sup>23</sup> avec les cheveux couvrant les larges épaules.

Il est muni d'une épée, avec poignée en os<sup>24</sup> et lame hélicoïdale, arme considérée rustre et primitive qui, dans l'aristocratique *Hymne Homérique* (v.123) pouvait se modifier acquérant ainsi plus de noblesse aux yeux de la caste (dorique ?) au pouvoir, changeant d'aspect et se couvrant d'or (Ἄπολλωνα χρυσάορα)<sup>25</sup>, comme l'arc en argent, qui seul convient à un dieu olympien, fils de Zeus<sup>26</sup>.

L'arme est, en outre, tenue avec rigueur dans la main droite, détail peut-être non négligeable, car -attention- elle est celle avec laquelle Apollon ordonne toujours aux prêtres sacerdotaux *Crétois*, devenus les premiers ministres de son culte, de sacrifier les victimes qu'en grand nombre, les hommes de peuples fameux, porteront à son temple<sup>27</sup>.

Le chasseur est surtout représenté sur un fauve tué, un loup, ποσσί καταστρέψας<sup>28</sup> : dans un acte habituel, on dirait, à travers lequel Apollon est décrit quand il soumet et annihile avec sa force ses victimes<sup>29</sup>.

---

<sup>23</sup> Cf., *Inno ad Apollo*, cit., v. 450. Noter que les caractéristiques, attribuables au *petit Apollon de Glozel*, sont, dans l'*Hymne*, dans deux vers en succession. En ce qui concerne le détail de la chevelure voire encore l'*Apollon* du Musée de Boston.

<sup>24</sup> Pour le manche en os et pour le type particulier de couteau représenté, voir Morlet, *Glozel II*, o.c. p. fig. 23, p.48.

<sup>25</sup> V. aussi v. 395 (Ἄπολλωνος χρυσάορου).

<sup>26</sup> Raison pour laquelle, entre autre, rajouté le bien connu sens de pudeur *homérique*, l'aède (tardif) ne peut que *recouvrir les hontes* et la nudité complète du dieu sauvage en l'équipant d'un εὐκλόστοιο χιτῶνος (v. 203), d'une *tunique bien tissée*.

<sup>27</sup> Vv.535-538· δεξιτερῆι μάλ' ἕκαστος ἔχων ἔν χειρὶ μάχαιραν // σφάζειν αἰεὶ μηλα. Τὰ δ' ἄφθονα πάντα παρέσται // ὄσσα ἐμοὶ κ' ἀγάγωσι περικλυτὰ φῶλ' ἀνθρώπων.

<sup>28</sup> Cf. *Inno ad Apollo*, cit., v. 73

<sup>29</sup> Dans le même *Hymne homérique* à Apollon, l'île de Délos personnifiée, consciente d'être inhospitalière et improductive, manifeste une forte inquiétude pour avoir été choisie comme siège de la naissance du dieu. Apollon, donc, en la voyant si rocheuse (**κραναίηπεδος**), après sa naissance, pourrait, par dégoût, la refuser et la faire précipiter dans l'abysse marin ἴποσσι καταστρέψας' (cf. pour le passage v.v. 66-78).

En ayant touché et arrêté<sup>30</sup> (mais pas encore tué) le loup avec une flèche, le personnage est représenté après la poursuite, armé d'un arc, c'est-à-dire τοξοφόρος.<sup>31</sup>

La capture du fauve, de la part de l'archer, est exprimée par l'attitude hardie du chasseur qui met de façon significative sa main gauche sur la hanche.

Or il me semble que cette façon d'exprimer sa force et sa suprématie soit celle typique d'Apollon et, en tant que telle, le dieu la manifeste, même de façon plus sophistiquée que le *Lossia* de Glözel, dans le sus-nommé *Hymne Homérique*.

L'aède, en effet, en s'inspirant d'une statue seule ou d'un groupe sculptural, comme dans le temple de Délos ou de Delphes (ou d'autres sanctuaires encore), présentant ainsi le *Lossia* ou Apollon qui *tend l'arc rayonnant* (φαίδιμα τόξα τιταίνει) décrit dans telle attitude d'exubérance canonique et formelle (complètement inutile et inexplicable dans le passage homérique sans le *modèle* inspirateur, du moment que les dieux se trouvent dans une pacifique assemblée, dans la demeure de Zeus), le dieu qui avance avec majesté dans la salle du palais des dieux qui, *tremblants*<sup>32</sup>, sautent sur leurs pieds, à son entrée; tous sauf la mère, Léto, qui *délace la corde de l'arc, ferme le carquois et, enfin, accroche l'arme à un clou en or*<sup>33</sup>.

Le « chasseur » de Glözel est encore représenté de façon à suggérer une autre dénomination connue, d'Apollon. En effet, comme le souligne avec diligence Morlet, le

---

<sup>30</sup> Dans un des documents du *Corpus des Inscriptions* (Morlet 1965, cit. planche XXIX; cf. Sanna, *Conférence de Paris*, cit. pp. 15-16 et p. 45) le *Lossia* (Apollon) est, peut être, appelé ἰοκῆτι ἔκκτορι (ligne 2), c'est-à-dire « celui qui capture (arrête, retient) avec la poursuite ». Le loup doit être encore tué ou achevé avec l'épée qui, bien évidemment, dans la sculpture, a la valeur principale de référence rituelle.

<sup>31</sup> Cf. *Inno ad Apollo*, cit., vv.13 et 126. Ou ἐκάεργος; qui est l'épithète le plus utilisé (vv. 242,257, 277, 357, 382, 420, 440, 474), et ἐκατηβόλος (v. 229).

<sup>32</sup> Cette attitude du dieu dans l'acte menaçant à l'égard des autres dieux, considéré insolite pour la mentalité grecque, a conduit Cassola (1986, cit. p. 84) à considérer le passage homérique « inspiré, plus ou moins directement, par un modèle mésopotamien ou syrien ». Et il rajoute : « Mais reste toujours significatif le fait que ce thème ait été utilisé à propos d'Apollon » (*ibid.*).

<sup>33</sup> Cf. pour tout le passage les vv. 1-12.

personnage a la bouche manifestement ouverte, comme celle de quelqu'un qui émet un cri.<sup>34</sup>

A lui, donc, on peut attribuer l'épithète de βοηδρόμιος,<sup>35</sup> c'est-à-dire de celui qui accourt (pour tuer le loup et en sauver les autres) avec son cri rituel c'est-à-dire l'OE, comme nous le verrons mieux plus loin.

La figurine du *chasseur* archer paraît aussi un peu étrange car, comme Morlet l'avait remarqué (tout en refusant la donnée<sup>36</sup>), elle présente, sous un *collier* composé d'éléments sphériques<sup>37</sup>, les clairs signes féminins des mamelles; aspect, celui-ci, de l'*androgynie* apollinienne qui n'étonne pas du moment que le dieu est souvent représenté, même dans l'iconographie des périodes grecques archaïque et classique, par de claires apparences féminines<sup>38</sup>, probablement héritage des premières iconographies très anciennes comme celle que nous allons commenter<sup>39</sup>.

En outre, par d'autres documents sans équivoque, comme par exemple les ainsi dites *idoles phalliques et bisexuées*<sup>40</sup> (v.fig.5-6-7-8), présentes en nombre considérable parmi les ἀναθήματα exposés dans les vitrines du musée de Glozel, on déduit que la divinité, objet du culte, était considérée comme mâle et femelle en même temps. Le

<sup>34</sup> La bouche, séparée du nez par un assez long intervalle, est entrouverte comme si le chasseur poussait un cri de victoire (cf. Morlet, Glozel, II, 1978, cit. p. 106).

<sup>35</sup> Cf. Call. Ap. 69; Paus. 9.17.2.

<sup>36</sup> Le chasseur porte sur la région pectorale un large collier, composé d'éléments sphériques, tombant jusqu'à proximité des seins qui, arrondis et rapprochés, de la ligne médiane, nous sembleraient d'un type féminin, si les organes virils n'étaient dessinés avec une véritable précision anatomique. (Morlet, 1978, cit. p. 107)

<sup>37</sup> Pour des objets similaires à celui présenté sur l'icône, cf. le « Collier de petits galets perforés » et les autres colliers du musée de Glozel (Morlet, *Colliers*; dans *Glozel II*, cit. pp. 99-104 ; v. aussi du même aut. *Le collier de Glozel*; dans *Mercur de France*, 1<sup>er</sup> juin 1931). Considérer que Morlet (1978, cit. p. 99) avait déjà remarqué une forte ressemblance entre les colliers retrouvés pendant les fouilles du *Champs Duranthon* et celles du « chasseur » et de l'ainsi dite « tête de femme ».

<sup>38</sup> A ce propos, entre autres, E. M. Moorman-W. Uitterhoeve, *Miti e personaggi del mondo classico. Dizionario di Storia, Letteratura, Arte, Musica* (a cura di E. Tetamo), Mondadori Milano 1997, p. 97; *Enciclopedia dell'Arte Antica*, I, A-Bar, pp. 469-470.

<sup>39</sup> Entre autre, le fait qu'Artémis, qui montrait des prérogatives et compétences similaires ou voisines de celles de son frère, comme par ex. celle de l'arc, c'est-à-dire ὁμότροφος d'Apollon, peut faire surgir le soupçon qu'en période successive, en repoussant, comme aberrante l'idée d'un dieu androgyne, les nouveaux conquérants arrivés (suite à l'invasion dorienne ?), aient délibérément inséré l'ancienne, puissante et populaire divinité, dans le panthéon de la famille sacrée de Zeus Père, en la dédoublant et en la rendant ainsi, en quelque sorte, subordonnée à lui comme fils et fille.

<sup>40</sup> Cf. A. Morlet, *Mercur de France*, 15 septembre 1926.

portrait même du dieu, réalisé sur un objet de forme manifestement *bétylique*, induit à penser que le fameux *omphalos* delphique, au début du moins, voulait rappeler la nature d'origine syro-palestinienne de la divinité *solaire*<sup>41</sup>, qui, comme le montrent, *ad abundantiam*, les documents nuragiques, était clairement androgyne<sup>42</sup>.

D'ailleurs, la nature de φοῖβος ou le *lumineux*<sup>43</sup> du dieu oriental est mise en évidence dans le même Hymne à Apollon, où, dans au moins sept versets<sup>44</sup>, l'aède insiste particulièrement, en se servant d'un lexique vraiment significatif (σπινθαρίδες, σέλας, φλόγα, πιφασκόμενος, ριπής) sur l'aspect resplendissant, rayonnant et uranique d'Apollon, nommé, entre autre, ἀστέρι εἰδόμενος<sup>45</sup>.

Un détail de la représentation parmi les plus dignes d'attention - qui montre, indubitablement, avec d'autres preuves (archéologiques, artistiques et linguistiques) que nous verrons plus loin, que la statuette de Glozel ne peut être qu'une icône d'Apollon ou, mieux, du dieu ineffable appelé *Lossia* - est offert par la base de la statuette qui représente l'image d'un loup frappé à mort par la flèche du vaillant archer. Ceci, en effet, est ce qui permet de dire, entre autre, que nous sommes devant une statuette bien marquée par le sens, avec référence au renommé Apollon Lycée ou λύκειος, vu que loup en grec se nomme, comme on le sait, λύκος.

La découverte de l'icône est d'autant plus importante et revêt une valeur extraordinaire, car, pour la première fois, la statuaire<sup>46</sup> grecque, grâce au site archéologique de

<sup>41</sup> L'hypothèse de l'origine bétylique ou solaire de l'ancienne divinité pourrait être renforcée par l'information de Pausanias qui nous parle d'une singulière et très ancienne (il semble) statue en bronze d'Apollon à Amicle en forme de colonne : «*Si ce n'était l'existence de son visage et de ses pieds (la statue) serait ressemblante à une colonne en bronze*» (III, 19, 1).

<sup>42</sup> Cf. Sanna, *Sardòia Grammata*, 2004, cit. passim. Ne nous échappe le fait que le ἰή même, ou cri d'invocation à Apollon résulte, en définitive, le y(a)b nuragique vocalisé; nom composé de deux signes graphiques consonantiques, un masculin et un féminin, identiques à ceux avec lesquels on écrit la présumée *interjection* delphique (Cf. Sanna, *Sardòia Grammata*, o.c., *passim*, en particulier les pp. 354-355 et 455-456).

<sup>43</sup> L'appellatif le plus fréquent du dieu est expliqué par certains chercheurs et lexicographes avec cette signification. Pour d'autres, il aurait la valeur de « pur » ou, mieux, de « dieu qui purifie » (cf. par ex. Cassola 1986, cit. p. 81).

<sup>44</sup> Vv. 441- 447

<sup>45</sup> C.v 441.

<sup>46</sup> Alors que Apollon est souvent représenté, associé au loup, dans la numismatique grecque. Cf. *Dizionario di Mitologia Greca e Romana*, Paideia Brescia 1987, p. 59.

Glozel, nous montre le dieu énigmatique, tant de fois cité par les sources classiques comme *tueur du loup* et jamais représenté, si on s'en tient aux découvertes actuelles, dans cet acte qui serait, pourtant, *fondamental* et originaire de l'action du dieu.

Absence importante que celle du loup, qui amène de nombreux chercheurs à soutenir que *λύκειος*, au moins à l'origine, voulait signifier plus simplement *λύκιος* (lycien), c'est-à-dire, un Dieu provenant de la région de Lycie, sans aucune référence à un dieu... *chasseur de loups*.

Je souhaite rajouter quelques mots, sur cet aspect de la nature du *Lossia*, qui pourrait apparaître à première vue – disons – comme le fruit d'un art naturaliste et concret, c'est à dire qui offre l'idée d'un dieu simple, chasseur, tueur de loups, qui protège, en milieu pastoral, les troupeaux et les animaux en général, appartenant aux hommes<sup>47</sup>.

Il me semble clair que, en considération du fait que le symbolisme de la statuette apparaît plus qu'évident<sup>48</sup>, l'icône, c'est-à-dire *l'ἀνάθημα*, figure le dieu qui *tue le loup* car il ne représente pas uniquement la bête en soi, fauve terrible et nuisible pour les animaux, mais au sens métaphorique, la signification de *danger* en général, constituée du mal, du dégât, de la malchance et d'infinies situations négatives, présentes ou futures, dans l'existence de l'homme.

En tant que *tueur de loups*, le *Lossia*, bien que *l'obscur*, *l'oblique*, *l'ambigu* et, donc, pas du tout clair dans son comportement et ses desseins, est quand même invoqué parce que, à celui qui crie «au loup, au loup!» il se présente ou mieux, il peut se présenter, comme possible sauveur *λυκοκτόνος*, et donc *ἀποτρόπαιος*, *ἀλεξίκακος*, *προστατήριος*<sup>49</sup>

---

<sup>47</sup> Cf. W. K.C. Guthrie, *The Greeks and their Gods*, Methuen & Co. Ltd, 1987, p. 104.

<sup>48</sup> Il ne faut pas que d'autres détails typiquement symboliques de la statuette nous échappent, comme celui d'être représentée sur un objet en forme d'*omphalos*, ou ceux du collier avec les petits cercles, de l'étrange flèche sans l'aiguillon, de l'épée avec une insolite lame en os (?) hélicoïdale.

<sup>49</sup> Cf. per quest'ultimo appellativo S.El. 637.

Le dieu, qui, en outre, car doté de prévoyance, repère le mal qui afflige l'homme mais aussi qui le soigne<sup>50</sup>, raison pour laquelle il est, à la fois, ἰατρός et ἀκέστωρ.<sup>51</sup>

Mais probablement, le détail fondamental qui permet de démontrer, sans aucun doute, l'identité du dieu ineffable qui plus tard s'appellera, de façon énigmatique *Apollon*<sup>52</sup>, est donné par le dessin apparemment le plus *insignifiant* de toute la statuette.

Nous ferons allusion à ce *collier*, qui comme je l'ai déjà dit avant, outre autour du cou de la *tête de femme* de Glozel, se retrouve aussi au dessus de la poitrine, ou plutôt des *seins* du *chasseur*.

Or, si nous recourons à la statuaire grecque, l'icône la plus archaïque du dieu, c'est-à-dire l'Apollon de l'*ex-collection Tyskiewicz*, actuellement conservée au Musée de Boston, nous remarquerons que l'artiste, *Manticlos* de *Thèbes*, l'a dessiné - en dehors de certaines des caractéristiques (silhouette athlétique et musclée, chevelure jamais tondue, avec des boucles qui retombent sur les épaules, visage barbu, nudité totale, androgynie) qu'on a vues dans le *chasseur* de Glozel - aussi avec le *collier* constitué de petits cercles au dessus de la ligne de la poitrine<sup>53</sup>.

A ma connaissance, aucune autre image apollinienne ni d'autres divinités grecques nues, à part celle-ci modelée par *Manticlos*, ne reproduit un tel collier, qui rappelle parfaitement celui du *chasseur* et celui, minuscule, de la *tête de femme* de Glozel. Mais si on observe bien dans les détails le collier de la petite statue béotienne, on remarquera que les susdits *petits cercles* ne sont pas du tout simples; ils se présentent agglutinés, dans la partie gauche du collier, à des signes en *dents de loup*, ayant une forme arquée à gauche et, dans la partie droite, avec des signes de forme arquée vers la droite<sup>54</sup>.

<sup>50</sup> Cf. Cassola 1986, cit. pp. 81-82

<sup>51</sup> Cf. Eur. *Andr.* 900.

<sup>52</sup> Cf. Guthrie, 1987, cit. p. 94 note 87

<sup>53</sup> Il ne serait pas à exclure l'hypothèse que la symbolique originale des petits cercles du collier, consciemment ou non, en période classique, ait été transférée aux motifs en spirale recherchés, du diadème ou de la chevelure même du dieu (v. figg. 2, 3, 4).

<sup>54</sup> Les caractéristiques du collier de *Manticlos* invitent à observer avec plus d'attention et à ne pas exclure que le collier même du *chasseur* de *Glozel* reporte lui aussi, les dents du loup. Même si tracés de façon, malheureusement, moins visible (on y entrevoit quand même, à mon avis,

La nature et l'aspect des objets qui forment le singulier collier, montrent qu'ils ne sont pas tracés avec des intentions simplement *décoratives*, comme on pourrait le penser au premier abord.

Dans la nudité totale de la personne, en effet, il semble complètement illogique de reproduire un seul (et, en outre, modeste) objet de *decus*, s'il ne revêt pas aussi, comme dans la petite statue de Glozel, un fort et singulier caractère symbolique<sup>55</sup>.

Mais la claire valeur métaphorique même, c'est-à-dire celle de la force extraordinaire du dieu rendue grâce au trophée de la série de dents de loups capturés et tués, ne suffit pas à traduire toute la charge de signification du collier, car, à mon avis, il en possède une autre très importante, allusive et cachée, complètement incompréhensible pour ceux qui ne connaissent pas le particulier alphabet delphique et le rite vocalique singulier concernant le *Lossia*.

En effet, outre le signe, facilement compréhensible, de l'*omicron* donné par les petits cercles, on obtient, avec les

---

les signes minuscules - petits traits - *au dessous* des petits cercles incisés au dessus du sein droit).

<sup>55</sup> Au cou de la « tête de femme », très probablement une adepte ou une prêtresse du dieu, l'artiste incise significativement un objet avec seulement les petits cercles (ou petits ronds), dont la valeur consiste à répéter les signes « écrits » (mais pas tous ceux du *teuer de loups*), c'est-à-dire les *ἀναθήματα* (*objets votifs*, qui reproduisent d'habitude les expressions d'invocation) sacrés du *Lossia*.

Ce n'est pas un hasard si différents colliers (ou morceaux de collier), écrits aussi dans les moindres éléments qui les composent, mais sans les dents de loup, ont été retrouvés pendant les fouilles de Morlet et d'autres (cf. deux des colliers : Morlet, *Glozel, II*, pp. 100, 102, 104). Au point que si un collier avec des dents de loup, avait été découvert, comme celle de L'Apollon de Manticlos et, on peut présumer, comme celle du *Lossia* de Glozel, on aurait du attribuer, nécessairement, aux décors d'une statue du dieu et non à ceux d'un de ses dévots. D'autre part, si on remarque bien, outre les susdits colliers, les pointes des flèches sans pédoncule mêmes et les couteaux ou leurs manches, nombreux et bien visibles au Musée de Glozel, veulent reproduire, comme *ἀναθήματα*, les objets symboliques déjà présents dans la statuette du dieu « chasseur ». Dans l'icône de la « tête d'homme », qui ne porte pas de collier (peut-être par manque de place nécessaire), le « sacré », outre dans l'expression de la bouche (v. plus loin), est représenté dans le très bref texte ou « mot », en caractères glozéliens, que le disciple de dieu porte sur son front (cf. Morlet, *Corpus des Inscriptions*, cit., Planche 43,1). Un tel texte singulier, pousse à considérer que même le signe très visible, sur le front de la « tête de femme » (presque une cicatrice) ne soit pas casuel et qu'il constitue une lettre alphabétique et plus précisément la lettre epsilon (ou éta), un des nombreux graphèmes, qui indiquent, dans les documents de Glozel, le son de la voyelle (longue ou brève) de la langue grecque. Dans ce cas on obtiendrait le « cri » d'invocation simple de l'*E*.

L'*E apud Delphos* de Plutarque? La lettre sacrée, la plus significative du singulier rite vocalique, que les pèlerins, depuis des temps immémoriaux, trouvent écrite entre les colonnes du temple de Lossia? (Cf. à ce sujet, déjà traité, Sanna, *Conférence de Paris*. cit. pp. 23-26).

dents du loup, ceux de l'épsilon (et du iota), graphèmes avec valeur phonétique tant de fois exprimés<sup>56</sup> dans les documents en os, en pierre et en céramique retrouvés à Glozel.

Dans le collier et « avec »<sup>57</sup> le collier sont donc réitérés, en écriture alphabétique *linéaire*, le ἰώ et le ὦή, qui sont respectivement le *cri* d'invocation du dévot et la *réponse* rassurante et salvatrice du dieu qui éloigne le mal et le danger (v. fig. 12).

Telle typologie d'écriture avec valeur artistique, symbolique et phonétique ensemble, typique entre autre, comme on le sait, de l'écriture hiéroglyphique égyptienne, n'est sûrement pas isolée dans la documentation du petit musée de la ferme de Glozel.

Parmi les nombreux exemples, prenons l'objet (cf. fig. 13) représenté en dessin à la page 42 du *Corpus des Inscriptions* de Morlet, (fig. 1, planche XVIII).

Dans celui-ci, en effet, outre le texte grec en caractères linéaires delphiques (avec lecture progressive) ὄτε ἰή ὦη ἰού<sup>58</sup>, est reproduite, aussi, une série de ἰή et de ἰώ rendus, toutefois, avec le recours à l'écriture «cum» (*avec*), c'est-à-dire à travers le dessin du harpon à double rangée de barbelures qui donnent, probablement, dans la partie supérieure de l'objet, la séquence des ἰώ et, dans la partie inférieure, celle des ἰή.<sup>59</sup>

Le déjà célèbre, par iconographie, Apollon de *Manticlos*, prend, donc, une ultérieure et extraordinaire importance, dans la statuaire apollinienne : non seulement parce qu'il confirme le détail du « collier » du *Lossia* de Glozel, en

<sup>56</sup> Cf. Morlet, *Corpus des Inscriptions*, cit. Planche XI, XII, XIII, XIV, XV, etc. V. la série alphabétique du code de Glozel dans Sanna, *Conférence de Paris*; dans *Quaderni Oristanesi*, o.c. pp. 32-33.

<sup>57</sup> Cf. La technique particulière de l'écriture « avec » utilisée de façon si fréquente par les nuragiques *Sardan*.

V. Sanna, *Sardòia Grammata*, 2004, cit. pp. 181 - 236

<sup>58</sup> *Quand* (on envoie) *le IE* (arrive) *tout de suite l' OE*. C'est-à-dire dans l'extension du sens de l'expression elliptique du verbe : *Quand le dévot lance son cri d'aide (ἰή) suit tout de suite la réponse rassurante et positive (ἰώ) u dieu chasseur qui éloigne et tue le « mal », c'est-à-dire le « loup ».*

<sup>59</sup> La valeur du *iota* est suggérée par l'objet suivant présenté par Morlet, où les « barbelures » reportent clairement le signe caractéristique de la voyelle grecque (cf. *Corpus des Inscriptions*, cit. Planche XVIII, 2.

V. notre fig. 13).

offrant une ultérieure preuve de l'identité apollinienne<sup>60</sup> du dieu *chasseur* conservé au musée, mais aussi parce que l'artiste, par le transfert sur le collier de l'aspect symbolique du dieu *λύκιος*, reproduit aussi, avec les dents de loup et les petits cercles, une petite mais significative part des singuliers caractères alphabétiques linéaires glozéliens (ou delphiques, si l'on veut), à travers trois de ceux-ci, parmi les graphèmes<sup>61</sup> des voyelles les plus importantes du code fondamentalement *vocalique*: *epsilon/eta, iota/ipsilon, omicron/oméga*.

Ce qui veut dire, en substance, que Manticlos (de Thèbes, donc près de Delphes!), si telles sont les choses (à moins qu'il n'ait tout simplement recopié, même sans le saisir complètement, le motif canonique d'autres statues archaïques du *Lossia* comme celle de Glozel), était en mesure, à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle avant J.-C. ou pendant les premières décennies du siècle successif, d'*écrire* encore avec les anciens et allusifs caractères du singulier code du temple et de l'oracle, en offrant ainsi non seulement des aspects très intéressants, car uniques, de l'iconographie de la statuaire apollinienne en général (lignes géométriques, tripartition nette de l'image, long cheveux bouclés, yeux ronds, long cou, épaules robustes, taille très mince, jambes musclées, etc.) mais aussi des aspects documentaires de nature alphabétique.

On pourrait dire, dans un certain sens, que l'Apollon de *Manticlos* constitue, lui aussi, au moins en partie, un autre document, même postérieur, pensé et écrit de la série... *glozélienne*.

---

<sup>60</sup> Adjectif, seulement pour la facilité de l'exposé car, en réalité, dans la documentation de Glozel, le dieu chasseur de loups n'est jamais nommé, car «*ineffabile*». Le bronze de Manticlos même, dans le texte avec lequel l'auteur demande la *χαριτή* *έτταν* *άμοιβάν* (c'est-à-dire la gracieuse récompense, pour son travail exécuté en faveur du dieu) le dieu n'est nommé que par ses appellations connues: *άργυροτόκος, η* *εκαβόλος, φοίβος*. Probablement le nom d' *Απόλλων*, comme c'est le cas pour les documents de Glozel, soit n'existe pas encore, soit ne s'est pas encore, définitivement, imposé dans la culture religieuse béotienne ou celle des autres cités ou populations de la Grèce, continentale ou non, au VIII<sup>e</sup> ou au VII<sup>e</sup> siècles avant J.-C.

<sup>61</sup> Il faut tenir compte que l'alphabet «delphique» de *Glozel*, outre les aspects pictographiques acrophoniques et la technique des lettres *incorporées*, se sert également de nombreux signes homophones pour exprimer les consonnes et, surtout, les voyelles *ε/η, ι/υ, ο/ω*. Cf. Sanna, *Conférence de Paris*, dans *Quaderni Oristanesi*, o.c. p. 32-33 (considérer, toutefois, que la liste utilisée pour la conférence *informative* est encore, pour des raisons voulues, provisoire, car basée seulement sur l'étude de quelques-uns des documents du *Corpus des Inscriptions*, cit., de Morlet).

Or, puisque la statue reproduit deux codes alphabétiques grecs (le plus récent sur les cuisses et le plus archaïque sur la poitrine) et qu'elle est en référence avec le VIII<sup>e</sup> siècle ou le début du VII<sup>e</sup> siècle avant J.-C., on peut tirer la conclusion que la seconde est beaucoup plus archaïque (surtout par l'aspect pictographique de l'ainsi dite écriture «cum» de nombreux documents) que la béotienne et qu'elle la précède, au moins, de quelques siècles (1100 – 1000 avant J.-C.).

Ceci est une preuve qui fournit une ultérieure force à l'hypothèse que nous avons envisagée il y a quelques mois: que le code grec de Glozel, rapporté dans les ἀναθήματα dont Hérodote nous parle, ne daterait pas de la période pendant laquelle les Phocéens ont fui l'Ionie (545 avant J.-C.) mais d'une période qui a précédé celle de la fondation même de leur cité sur les côtes anatoliennes, qui eut lieu peut être à la suite de l'invasion des Doriens<sup>62</sup>.

Nous allons voir, toutefois, si par ce texte même, incisé à la base de la statuette, on peut confirmer ce que nous avons obtenu par des données archéologiques, par l'histoire de la littérature, de la religion et de l'art grec.

Ce que nous allons exposer, en soutien aux données précédentes, présente certaines limites, car l'étude dépend, malheureusement, de la lecture complète du *document du chasseur*, étant donnée l'impossibilité<sup>63</sup> de pouvoir reproduire aussi le texte (avec ses caractères *glozéliens* courants) qui se trouve, partiellement visible, sur la partie postérieure de la statuette.

Ce qui ne nous empêche pas, néanmoins, de faire un considérable pas en avant, car il est possible d'y lire et de donner un sens aux deux lignes d'une expression, certainement organique par signification et probablement

---

<sup>62</sup> Cf. Sanna, *Conférence de Paris*, cit. p. 28 et note 55.

<sup>63</sup> Les photos et les documents en ma possession ne représentent jamais, malheureusement, la partie postérieure écrite de la statuette, à part quelques lettres incisées sur le côté droit de la divinité, près de la main armée d'une épée. D'ailleurs, le texte de Morlet dans son *Corpus des Inscriptions* (Planche XL, 5) ne me semble pas, d'un point de vue paléographique, plausible. La représentation du texte même, sur la base de la statuette est, manifestement erronée à travers cinq signes sur douze, au total. Quoiqu'il en soit, avec la planche XL,5 de Morlet, on arrive, toutefois, à comprendre que le bref texte, encore une fois, très probablement, comporte un sens relatif au rite vocalique de l'OE du dieu et de l'IE du dévot.

en soi, c'est-à-dire en écriture en boustrophédon (avec débit progressif), constituée de sept mots par douze lettres, c'est-à-dire onze voyelles<sup>64</sup> et une consonne (*tau*).

En se référant au code consonantique vocalique que nous avons relevé, une fois translittéré, le texte reporte, vraisemblablement, cette expression:

ι η ω ω ο ι . η -  
ω η ω ι θ υ .

La traduction serait celle-ci: «*A lui (on envoie) le IE Ob Oh! Vite (viendra) l'EO EO*».

Expression qui rend plus facile, si l'on prend en considération, outre le texte du collier de l'*Apollon* de *Manticlos* cité plus haut, l'inscription vasculaire du *Corpus des Inscriptions* de Morlet que nous avons présentée pendant la conférence de Paris<sup>65</sup>, et que nous relatons à nouveau, ici, pour une meilleure compréhension (cf. fig. 14):

μη ι η ι η , ι η ι ω Λ -  
ο ξ ί αι ι ω κ η ι ε κ κ τ ο ρ ι ;  
α ω η . ω λ ε τ ο η ω .  
ε ε ε ε .

<sup>64</sup> La prédominance absolue des voyelles sur les consonnes, pratiquée manifestement avec savoir faire, avec la recherche d'un lexique grec complètement, ou presque entièrement, vocalique, est une des caractéristiques de tous les documents présents au musée de Glazel. Le fait d'une telle spécificité vocalique du culte et du rite apollinien ne peut pas nous échapper et outre à expliquer l'origine et le probable lieu de l'invention des voyelles de l'alphabet grec, est en contraste (on dirait presque une opposition délibérée), avec les codes d'écriture consonantique camito-sémitiques (égyptien, nommé protosinaïtique, paléocananéen, ugaritique, phénicien, et peut-être gublite) qui, comme on le sait, se passent, en général, d'explicitement les sons vocaliques.

<sup>65</sup> Cf. Sanna, *Conférence de Paris*, dans *Quaderni Oristanesi* 53/54, cit.; en part. les pp.15-17 et le tab. 8.

Traduction: «N'envoies-tu pas l'IE au Lossia qui poursuit<sup>66</sup> et capture? / Ab! L'OE, sera perdu l'EO. Aïe, Aïe, Aïe, Aïe!».

Le dieu sans nom, c'est-à-dire le *Lossia* pourchasseur, aide et secourt tout de suite (ιτ(υ): att. ιθύ ou ιθύς) avec sa réponse salvatrice (EO) le dévot qui lance son cri (ιή ὦ ὦ). Sans invocation de la divinité, on perd l'intervention apotropaïque<sup>67</sup> du βοηδρόμιος et du λυκοκτόνος.

Je retiens, en outre, pour assumer l'identité du *Chasseur – Lossia – Apollon de Glozel* et la présence de son culte vocalique, que les deux autres images de *tête d'homme* et de *tête de femme* (V. fig. 16 et 17), présentées et illustrées par Morlet à la suite de la figure et au commentaire de l'icône du «*chasseur debout sur sa proie*», ne doivent pas être négligées.

Elles semblent, par les détails du visage et de la bouche, confirmer ultérieurement le culte delphique spécifique du ιή, c'est-à-dire du cri d'aide et de secours, envoyé par les disciples du dieu.

En effet, comme le décrit, avec une précision remarquable, le médecin et chercheur Morlet,<sup>68</sup> les visages des deux personnes représentées (qui n'ont rien à voir avec les visages d'hommes et de femmes d'une présumée

<sup>66</sup>

Avant la susdite conférence, j'avais proposé un τοκεῖ (géniteur) comme apposition de *Lossia*. Suite à une plus large et attentive lecture d'un plus grand nombre (et plus clairs) documents de *Glozel*, à ma disposition, il me semble que l'hypothèse doit être redimensionnée, car le signe en forme de *tau* grec archaïque semble offrir, non pas une telle valeur phonétique mais, on dirait, *continuellement* la valeur vocalique du *iota*. D'ailleurs la conjecture de ἰοκῆτι (par la poursuite), différemment de celle d'un insolite *Lossia* géniteur, semble ne pas créer des difficultés de la sorte, car il est non seulement un terme archaïque, présent dans le lexique homérique (*Il.* V, vv. 521 et 570), mais il s'adapte aussi parfaitement à l'ἔκκτορι, c'est-à-dire au dieu chasseur qui capture la proie (le loup) après l'avoir poursuivie. En outre, il faut rajouter que, d'un point de vue paléographique, l'oméga (non seulement dans les documents de *Glozel*, mais aussi dans les documents archaïques grecs mêmes) n'a pas de distinction graphique par rapport à l'omicron, et le même graphème peut être utilisé (comme c'est aussi le cas pour ε/η) indifféremment pour indiquer les deux valeurs vocaliques, de la brève et de la longue.

<sup>67</sup> Sur le sens complexe de la réponse (OE) et de l'intervention salvatrice du dieu, aspects du culte apollinien sur lequel se taisent les sources classiques, v. Sanna, *Conférence de Paris*, dans *Quaderni Oristanesi* o.c. pp. 17-26.

<sup>68</sup> Pour l'homme (fig. 64, p. 108 et comm. p. 108): «Les joues présentent un certain degré d'asymétrie: la gauche descend plus bas que la droite. Les muscles du côté droit semblent contractés sous l'effort de la voix. La bouche, en effet, figurée grande ouverte et légèrement remontée au niveau de la commissure droite. Dans la profondeur, l'artiste a figuré la langue soulevée **comme pour parler ou crier**».

Pour la femme (fig. 65, p.109 et comm. p.110): «La bouche, grande, entr'ouverte montre des lèvres fortement ourlées. L'aspect extérieur des joues, avons-nous dit, témoigne d'un développement considérable de la musculature. Les pommettes fortes et saillantes sont très rapprochées...»

race glozélienne esquimaude<sup>69</sup>!) manifestent surtout, dans leurs traits (lèvres et pommettes) l'effort musculaire que nécessite l'*émission d'un cri*; Le «cri», donc, d'invocation et de secours, manifeste et indiscutable, dans *les trois* images, les seules (retrouvées pendant les fouilles du Dr. Morlet) représentant des personnes ou personnages dans la documentation iconographique de Glozel.

Peu d'images, peut être, me direz-vous, mais elles sont toutes assez explicites et significatives pour permettre l'élaboration de notre discours concernant cet aspect singulier du culte apollinien, celui que dénoncent ces splendides, très anciens (et je dirais, très historiques), documents grecs de Glozel, mal considérés par presque toute la science académique de l'après-guerre, française ou non, parce que jugés complètement incompréhensibles et obscurs, «aberrants» et «faux ».

Il avait, donc, raison, Salomon Reinach, de défendre, à couteau tiré, leur authenticité et leur très haute valeur paléographique, linguistique et historique; seul contre tous, ou presque tous ses collègues, les *savants* comme Arthur Evans même qui niaient, tant obstinément que superficiellement, l'évidence. Et pas toujours de bonne foi.

Malgré la grossière erreur qu'il commettait, en soutenant son hypothèse généralement anti-orientaliste de la naissance de l'écriture, ce n'est pas sans une certaine détermination et fierté que le vieux et vénérable chercheur, en 1932, répliqua ainsi au scepticisme manifesté sur le site archéologique de Glozel par Jérôme Carcopino (qui était, un jour, passé voir le chercheur alors en mauvaise santé): «*Tant pis pour vous! Je comptais sur Charles Picard et sur vous pour discerner et proclamer le vrai. Vous et lui, vous lui tournez le dos, vous regretterez de l'avoir méconnu*»<sup>70</sup>.

Picard et Carcopino, d'après ce que l'on sait, n'eurent ni la possibilité, ni l'opportunité de se rétracter ou de regretter d'avoir méconnu la vérité<sup>71</sup>.

<sup>69</sup> Cf. Morlet, *Glozel*, II, cit. p. 110.

<sup>70</sup> Dans Reinach, 2002, cit., p.1

<sup>71</sup> «*Le vrai*», si n'avait rien à voir avec l'hypothèse *occidentaliste néolithique* de Reinach sur la naissance de la culture et de l'écriture (reprise et toujours soutenue par le

Et les successeurs actuels, les *savants* silencieux et excessivement prudents, les auront-ils? Nous souhaitons que cela advienne bientôt, très bientôt.

Je l'ai soutenu, avec juste prudence, dans la conférence de Paris mais j'ai l'intention de le soutenir, aujourd'hui, avec plus de conviction (et je ne suis pas le seul): c'est un devoir urgent de la science que de devoir intervenir. Non seulement parce que la mise en jeu est *objectivement* considérable, consistant à la récupération (même avec des documents d'ultérieures fouilles à Glozel) des aspects fondamentaux de la culture religieuse et de l'histoire grecque archaïque, mais aussi parce que, étant donnée la bien renommée spiritualité et *universalité* du culte apollinien, viendra, ainsi, une meilleure connaissance de l'origine des façons de penser et de vivre, c'est-à-dire de la «philosophie», de tout le continent européen. Et pas seulement...

Gigi Sanna

Traduction de *Pierre Guy Vancis Stephanopulos*

---

docteur Morlet et par d'autres encore, jusqu'à nos jours), complètement erronée, concernait, toutefois, certainement l'authenticité du dépôt archéologique et de plus, l'immense valeur de toute la documentation, alphabétique et non, retrouvée dans le site archéologique de la ferme des Fradin.